

Le chant
des bruants

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le chant des bruants / Claude Coulombe

Nom : Coulombe, Claude, 1959- , auteur

Coulombe, Claude, 1959- | Alliances improbables

Description : Sommaire incomplet : tome 3. Les alliances improbables

Identifiants : Canadiana 20210049170 | ISBN 9782898041594 (vol. 3)

Classification : LCC PS8605.O8894 C43 2021 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jean-Paul Eid

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

CLAUDE COULOMBE

Le chant des bruants

3. Les alliances improbables

LES ÉDITIONS JCL 

Du même auteur
aux Éditions JCL

Le chant des bruants

1. *Le frère perdu*, 2021
2. *Entre ciel et terre*, 2022

La vie à bout de bras

1. *Le dilemme de Laurette*, 2020
2. *La trahison de Simone*, 2020
3. *L'héritage de Maurice*, 2021

J'ai vu mourir Kennedy, 2014

Nous étions invincibles : Témoignage d'un ex-commando,
en collaboration avec Denis Morisset, 2008, 2018

*Pour Denis et Huguette, mes parents,
qui ont su m'insuffler l'amour de la littérature.*

1

Les flammes s'élevaient déjà au-dessus du toit, signe d'un brasier répandu. Ce n'était pas surprenant étant donné la quantité de matières combustibles que contenait la grange. Aussi vite que le lui permirent ses béquilles, Gaston se précipita chez les Pelletier. Blanche et Angèle venaient de sortir de la maison et poussaient de hauts cris.

— Papa, papa, s'époumona Angèle.

Les deux femmes demeurèrent sans mot en voyant Gaston apparaître en claudiquant, dans son uniforme de soldat. Oubliant tout ce qu'elle pouvait penser de lui, Blanche se précipita vers le blessé.

— Zéphirin est encore à l'intérieur.

— Je m'en occupe, lança Gaston sans hésitation.

Regardant autour de lui, il vit le tonneau qui servait à recueillir l'eau de pluie du toit. Il retira sa veste d'uniforme et la plongea dans le baril, ainsi qu'un mouchoir sorti de sa poche. Il plaqua le morceau de tissu sur son visage et l'attacha derrière sa nuque. Il prit ensuite la veste et s'en couvrit la tête. Laisant tomber ses béquilles, le colosse, d'une curieuse

démarche causée par son corps meurtri, se précipita vers le bâtiment en flammes, ouvrit la grande porte et entra. Angèle, les mains nouées et les yeux exorbités par la peur, regarda l'homme de ses rêves disparaître dans la fumée.

— Sois prudent, Gaston, reviens-moi, murmura la jeune femme pour elle-même, essayant de se convaincre que l'élément destructeur ne prendrait pas les deux vies.

Les secondes s'égrenèrent, interminables, la fumée noire montant de plus en plus haut dans le ciel. Elle devait être visible du village. Alors qu'elles commençaient à perdre espoir, Blanche et Angèle virent réapparaître Gaston, le visage noirci, traînant Zéphirin pour le sortir de l'enfer rougeoyant. Autrefois, Gaston aurait pris son voisin dans ses bras sans problème ; aujourd'hui, ce n'était plus possible. Angèle se précipita pour aider le sauveteur et ensemble ils purent tirer le malheureux à l'écart du feu.

Gaston s'écroula au sol, épuisé par l'effort fourni. Il toussa et cracha, essayant de dégager ses voies respiratoires. Angèle retourna dans la maison en courant et ressortit aussi vite, un verre d'eau dans une main et un linge dans l'autre pour s'essuyer la figure. Gaston but avidement le liquide glacé, qui lui fit un bien immense.

— Merci, lança-t-il d'une voix rauque, pendant qu'Angèle lui nettoyait le visage.

— De rien, répondit la jeune femme, une lueur admirative dans les yeux.

— Comment va ton père ? demanda Gaston.

— Ma mère s'en occupe.

Blanche était penchée sur son mari qui, les yeux fermés, respirait difficilement. Elle remarqua les brûlures sur le bas des jambes, là où les flammes avaient entamé la peau et les muscles. N'eût été la présence de Gaston, les flammes auraient carbonisé Zéphirin. Pendant ce temps, Boniface et Agathe Brouillard traversaient en courant le chemin de rang, se dirigeant vers eux.

— J'ai appelé les pompiers du village, dit Boniface en se penchant vers Blanche.

Honoré et François, qui travaillaient dans le boisé au bout de la terre familiale, suivirent de près, attirés eux aussi par la colonne de fumée qui s'élevait maintenant haut dans les airs. Ils furent bientôt rejoints par Gaétan et Constance, qui de chez eux voyaient très bien le panache noir et gris. François, le visage défait, fit le tour de la grange à pas lents, atterré de la voir dévorée par l'élément destructeur. C'était une partie de son patrimoine qui disparaissait.

Pendant que les gens rassemblés semblaient sous le choc, Agathe Brouillard poussa un cri qui figea tout le monde.

— Mon Dieu ! C'est Gaston, mon Gaston.

Dans l'affolement, personne, mis à part Blanche et Angèle, n'avait remarqué que le soldat accroupi au sol était le fils Brouillard. Boniface se précipita vers celui qui tentait toujours de reprendre son souffle.

— Mais, Gaston, quand es-tu arrivé ?

Gaston leva le doigt en l'air pour que son père lui donne le temps de se remettre puis il prit une grande inspiration avant de déclarer qu'il venait d'arriver à l'instant. Boniface aida son fils à se relever. Comme celui d'Angèle, son regard débordait de joie et d'admiration.

— Sans lui, je ne crois pas que Zéphirin s'en serait sorti, déclara Blanche.

— À peine revenu et déjà un héros, déclara le père de famille d'une voix tremblante.

— Oui, c'est vraiment un héros, renchérit Angèle.

La pluie d'éloges fut interrompue par l'arrivée du camion de pompier du village. Les soldats du feu, tous volontaires, branchèrent le boyau pour arroser le brasier tandis que la grange rougeoyante commençait à s'écrouler sur elle-même. Bien vite, le réservoir du camion-pompe fut vide et il fallut le remplir avec l'eau du puits artésien. De toute façon, il était trop tard, le bâtiment était une perte totale.

Le D^r Bachand, suivant les pompiers, était déjà au chevet de Zéphirin, toujours couché au sol, et lui donnait les premiers soins.

— Je vais faire ce que je peux, mais il est probable qu'on doive l'envoyer à l'Hôtel-Dieu de Lévis. Il a de bonnes brûlures aux jambes, sans compter qu'il a sans doute respiré beaucoup de fumée.

— Je ne veux pas aller à l'hôpital, murmura Zéphirin.

— Si le docteur en décide ainsi, tu n'auras pas le choix, répliqua Blanche d'une voix ferme.

— En attendant, on va le transporter chez moi, ce sera mieux pour le soigner. Et vous aussi, jeune homme, j'aimerais vous examiner, dit-il à l'adresse de Gaston.

— Pas besoin, je vais très bien.

Boniface proposa sa carriole et son cheval puisque l'attelage des Pelletier avait sans doute brûlé dans l'incendie. Gaétan s'offrit pour les conduire et, petit à petit, le terrain des Pelletier retrouva sa quiétude, troublée de temps à autre par le ballet des curieux qui avait débuté dès que la rumeur de l'incendie avait commencé à faire le tour du village.

Angèle regarda Gaston partir avec ses parents, en combattant le désir de les accompagner. Boniface et Agathe avaient sûrement envie d'être seuls avec leur fils. De son côté, Blanche faisait son possible pour consoler François qui voyait la destruction du bâtiment comme une catastrophe. Angèle fit lentement le tour des ruines, un tas de cendres et de planches noircies à l'odeur âcre. Soudain, elle perçut le son d'un cheval qui s'ébrouait. Elle tourna la tête et vit, à l'orée du boisé, au bout des champs, leur cheval qui broutait paisiblement.

— Maman, François, Honoré, venez vite voir.

Les trois se précipitèrent et scrutèrent l'endroit que pointait Angèle, vers le nord.

— Mais qu'est-ce qu'il fait là ? demanda Blanche, interloquée. La porte de la grange était fermée et jamais je ne l'ai vu sortir.

— Je vais aller le chercher, déclara François.

— Je t'accompagne, dit Angèle.

Pendant qu'ils marchaient en direction du bois, François remarqua une bâche au sol. Il la souleva et vit tous les outils de la grange entassés pêle-mêle.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Il regarda Angèle, et tous deux commencèrent à soupçonner l'horrible vérité. Zéphirin s'était-il volontairement enfermé dans la grange avant d'y mettre le feu ? Il n'avait sans doute pu se résoudre à voir brûler les outils qu'il avait minutieusement entretenus tout l'hiver et les avait transportés à l'extérieur, en plus d'épargner le cheval. Si cela s'avérait, la situation était sérieuse, puisqu'elle impliquait que Zéphirin avait voulu mettre fin à ses jours, un péché grave.

Une fois qu'ils eurent attrapé le cheval, François et Angèle aperçurent le *buggy* à l'ombre des arbres. Ils revinrent sur leurs pas, François ne décolérant pas, considérant le geste de son père comme un coup de poignard dans le dos.

— Attends avant de conclure, lança Angèle.

— Les outils ne sont pas sortis de la grange tout seuls, pas plus que le cheval et le *buggy*.

Angèle ne trouva rien à ajouter à son affirmation. Tous les éléments pointaient vers un geste volontaire du père de famille. Elle voulut consoler François en lui disant qu'on pourrait reconstruire la grange assez vite, mais l'expression de son frère l'incita à se taire.

La journée se termina autour de la table des Pelletier, dans un silence interrompu par de rares bribes de conversations. Même si on avait voulu oublier ce qui s'était passé, l'intense odeur de brûlé flottait toujours dans l'air, s'insinuant dans la maison par toutes les ouvertures.

* * *

À l'aube de cette triste journée, avant même l'arrivée de Gaston et l'incendie de la grange, Gratien, Roméo et Marguerite avaient quitté Notre-Dame-du-Rosaire pour se rendre à l'encan agricole de Montmagny dans le but d'acquérir une douzaine de vaches Holstein, qui constitueraient leur troupeau, un des plus gros de la côte sud, puisque la plupart des fermes laitières n'en avaient que cinq.

Roméo espérait que cette tâche redonnerait le sourire à son épouse qui, quelques semaines auparavant, avait perdu leur enfant. La fausse couche était une première pour Marguerite, et malgré les paroles rassurantes du D^r Bachand, qui lui avait dit qu'elle pourrait sans peine avoir d'autres enfants, elle vivait difficilement la perte du premier rejeton conçu avec Roméo. Ce dernier, bien que déçu, voyait cet événement

comme une épreuve envoyée par Dieu pour tester la solidité du couple. Il n'avait aucun doute que Marguerite retomberait enceinte dans un proche avenir.

Gratien, de son côté, bien qu'il partageât leur peine, avait plus la tête au petit périple qui les réunissait, tous les trois. Il fournissait une partie des fonds nécessaires à l'acquisition des bêtes et sa contribution le réjouissait, comme si cette action consacrait son enracinement dans le village qui l'avait vu naître. Tout le long du trajet vers Montmagny, son enthousiasme se communiqua aux passagers de sa voiture, et lorsqu'ils arrivèrent à destination, Marguerite avait retrouvé un peu de bonne humeur. La jeune femme, qui avait espéré être la bougie d'allumage propulsant les Pelletier vers le futur, posait le premier jalon de ce rêve. Bien sûr, il y avait eu l'acquisition de la ferme de Martel, mais sans troupeau, cette terre n'était pas à la hauteur de ses aspirations. Elle et Roméo avaient adhéré à la nouvelle coopérative agricole de Notre-Dame-du-Rosaire, tout comme François et Gaétan, mais Marguerite souhaitait faire un pas de plus en créant une synergie entre les fermes de ses frères et la sienne, pour qu'ultimement, ils ne se consacrent plus à l'agriculture de subsistance, mais à une exploitation des ressources qui générerait des profits appréciables. C'était ambitieux, mais faisable, elle en était certaine.

En revenant à la brunante, nouveau propriétaire de douze belles vaches, le trio n'avait aucunement conscience du drame qui s'était joué sur la terre des Pelletier. Roméo calculait dans sa tête le prix d'acquisition de la ferme du ti-père

Martel qui, combiné à l'achat des vaches, avait fait fondre leur pécule. Même si Gratien avait déboursé une bonne somme, Marguerite et lui avaient pigé dans leur tirelire, qui était à présent presque vide. Ils devraient compter chaque sou durant les prochains mois. Heureusement, le soin apporté par le ti-père Martel à sa ferme faisait qu'elle était en bon état, et les vaches auraient un pré de trèfles et de mil à brouter durant l'été.

Le samedi matin, pour la première fois depuis longtemps, Marguerite se réveilla sans ressentir le vague à l'âme qui l'avait étreinte dans les semaines suivant la perte de son bébé. Elle prit enfin le temps d'apprécier sa nouvelle demeure, dans laquelle ils avaient emménagé depuis peu. En se rendant dans la cuisine, elle regarda à l'extérieur, imaginant les Holstein, qui leur seraient livrées dans vingt-quatre heures, en train de brouter. Un nouveau chapitre s'ouvrait, sans la présence d'un nouvel enfant, mais elle se sentait prête à s'y engager malgré tout.

Après avoir déjeuné avec Roméo, elle décida d'aller annoncer la nouvelle à sa famille. Elle attela le cheval au *buggy*, y fit monter Germain, et après un court trajet, elle se retrouva devant les décombres noircis de la grange. Le choc la paralysa durant quelques secondes, mais se reprenant, elle se précipita vers la maison familiale pour s'assurer que tout le monde était sain et sauf. Elle apprit de la bouche de sa mère la gravité des brûlures de Zéphirin et la décision du médecin du village de l'envoyer à l'Hôtel-Dieu de Lévis.

— Il part ce matin. Le D^r Bachand va le conduire au train, et une fois à Lévis, une ambulance va l’emmener à l’hôpital.

— Tu parles d’une histoire, moi qui venais avec de bonnes nouvelles, s’exclama Marguerite. J’ai acheté mon troupeau de vaches. Elles vont arriver à la ferme demain.

— Je suis bien contente pour toi, ma fille. Tu m’excuseras de ne pas être aussi enthousiaste que d’habitude, mais cette affaire nous a bouleversés.

— Je comprends très bien. Allez-vous rebâtir la grange bientôt?

— Il va falloir demander à François, mais je crois qu’on n’aura pas le choix. On ne peut pas laisser traîner les choses, ne serait-ce que pour abriter le cheval.

— Il s’en est sorti?

— Euh... oui, répondit Blanche en hésitant, ce qui intrigua Marguerite.

— Est-ce que vous m’avez tout dit? Vous semblez embarrassée...

Blanche soupira et invita sa fille à s’asseoir à la table avec elle. Après un moment de flottement, elle se pencha pour parler à voix basse, comme pour se prémunir d’oreilles indiscrètes. C’était une attitude puérile, mais craignant les commérages du village, elle faisait sien l’adage selon lequel les murs ont des oreilles.

— Tous les indices laissent croire à un geste volontaire de ton père, qui se serait enfermé dans la grange avant d’y mettre le feu.

— En êtes-vous certaine ? C’est grave, comme accusation.

Blanche lui parla du cheval laissé libre avant l’incendie, du *buggy* dissimulé dans l’ombre des arbres et, surtout, de la découverte des outils cachés sous une bâche.

— Mais s’il voulait s’enlever la vie, comment est-il sorti de la grange ? demanda Marguerite.

— C’est Gaston Brouillard qui l’a sorti de là. Il vient tout juste de revenir de la guerre. On peut dire que c’est un bel adon.

Marguerite secoua la tête de gauche à droite, tout en réfléchissant. Le geste de son père lui paraissait tellement absurde.

— Mais pourquoi papa aurait-il fait ça ?

— Je n’ai pas pu lui parler seule à seul depuis l’événement, mais je crois qu’il se sent dépossédé. Ton père est un homme de tradition, qui supporte mal le changement. Mon implication dans la coopérative ne lui a pas plu, c’est le moins qu’on puisse dire.

— Mais de là à vouloir s’enlever la vie... Des plans pour se ramasser en enfer.

Blanche souleva les épaules, ne sachant plus quoi ajouter. Tant qu’elle n’aurait pas discuté avec Zéphirin, toute explication serait vaine.

* * *

Éloïse était soulagée depuis que Jeanne lui avait confié avoir pris la décision de garder son enfant. De toute façon, faire appel à une faiseuse d'anges n'avait été qu'une idée fugace, venue sous le coup de la panique. Jeanne n'avait jamais vraiment envisagé de rencontrer une avorteuse, sachant très bien qu'elle n'aurait pas trouvé grâce aux yeux du bon Dieu.

Avec son ventre qui s'arrondissait de semaine en semaine, Jeanne avait bien été obligée de rencontrer son officier supérieur pour lui faire part de la situation. L'homme s'était d'abord montré plein d'empathie pour cette jeune veuve de guerre, qui se retrouverait bientôt seule avec un enfant. Néanmoins, malgré quelques aménagements, la règle était claire : une femme enceinte ne pouvait travailler. Jeanne obtint au moins de pouvoir garder sa chambre jusqu'à son accouchement, après quoi elle devrait la céder. Le pays était toujours en guerre.

La crainte de l'avenir lui fit échafauder des théories alarmistes : elle se voyait prise au piège. Sous l'impulsion de sa mère, elle avait quitté l'écrin de Notre-Dame-du-Rosaire, et après la ville de Québec, le monde s'était ouvert à elle. Elle avait travaillé âprement pour en arriver là où elle était, mais l'amour était venu chambarder ses plans et la guerre les avait définitivement anéantis. Éloïse faisait de son mieux pour l'encourager, mais Jeanne ne voyait plus qu'un avenir sombre devant elle.

Louis et les autres membres de l'escadron 425 avaient recommencé à voler avec leurs nouveaux bombardiers Halifax, et les missions avaient repris en Allemagne et dans

les pays conquis. Il leur semblait que les objectifs étaient plus stratégiques, ce qui entraîna les rumeurs les plus folles sur un possible débarquement en Europe.

* * *

Angèle avait été patiente, mais après deux jours, elle n'en pouvait plus. Profitant du fait qu'on était dimanche, elle se leva tôt, déjeuna en silence et se fit coquette pour aller à la messe. Elle s'éclipsa de la maison sans être vue et traversa le rang pour se rendre chez les Brouillard. Elle avança en catimini, espionnant la demeure de ses voisins, cachée derrière un arbre. Elle tendit l'oreille pour entendre les bruits de la maisonnée et, quand elle fut certaine qu'il y avait de l'activité à l'intérieur, elle sortit de sa cachette et se rendit jusqu'à la porte. Discrètement, elle frappa quelques coups. Ce fut Agathe qui vint lui ouvrir.

— Oh ! La belle Angèle qui se pointe. Qu'est-ce qui nous vaut ta visite ?

— C'est ma mère qui m'envoie, mentit-elle. Elle voulait que je prenne des nouvelles de Gaston et que je le remercie, aussi.

— Eh bien, entre, tu vas pouvoir constater par toi-même. Il est justement debout et se prépare pour la messe.

Angèle fit quelques pas dans la maison et se retrouva face à celui qui avait sauvé son père. Elle eut un choc en constatant

à quel point la guerre l'avait changé. Dans l'énervement de l'incendie, elle n'y avait pas trop porté attention, mais maintenant qu'elle avait le temps de l'observer, c'était frappant.

— Bon... bonjour, Gaston.

— Bonjour.

Après lui avoir simplement adressé la parole, Angèle sentit son cœur s'emballer et le rouge lui monter aux joues. Elle ne vivait plus dans l'affabulation de son journal intime, Gaston était devant elle en chair et en os.

— Je te remercie d'avoir sauvé mon père, lui dit-elle en parlant trop vite.

— De rien.

— Est-ce que tu veux nous accompagner à l'église ? demanda Agathe. À moins que tu préfères y aller avec ta famille.

— J'aimerais bien y aller avec vous, s'empressa de répondre la jeune femme. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, bien sûr.

— Bien sûr que non, si c'est moi qui t'invite, déclara Agathe en souriant. Au fait, avez-vous des nouvelles de ton père ?

— Non, mais ma mère a parlé avec le D^r Bachand et c'est lui qui va servir d'intermédiaire avec l'hôpital de Lévis. Dès qu'il y aura du nouveau, il va communiquer avec nous.

— Bon, en attendant, tout le monde dans le *buggy* ! Ça va faire du bien à Gaston de parler avec quelqu'un qui a presque son âge. Ses jeunes frères sont trop impressionnés par leur aîné qui a fait la guerre.

Comme Angèle s'y attendait, Gaston ne desserra pas les lèvres durant le trajet vers l'église. Il semblait ailleurs et elle n'osa pas le déranger. Elle l'observa à la dérobée, essayant de deviner ses pensées. Son imagination, pourtant fertile, ne pouvait envisager tout ce qui se tramait dans le crâne de son voisin. Au grand dam de l'ancien soldat, le curé ne put s'empêcher de souligner son retour au pays et surtout son acte héroïque ayant permis de sauver la vie d'un homme. Gaston, mal à l'aise comme jamais, se replia instinctivement sur lui-même, les épaules affaissées et le corps penché vers l'avant. Malgré cela, sa stature imposante ressortait parmi les paroissiens assis autour de lui.

Une fois la célébration terminée, Angèle alla discuter avec sa mère quelques instants, l'avisant qu'elle ferait le trajet du retour avec les Brouillard.

— Pourquoi ne les laisses-tu pas tranquilles ? Ils ont sûrement du temps à rattraper avec leur fils.

— Je le fais pour montrer notre appréciation pour l'acte de Gaston. Il est bon, parfois, de témoigner sa gratitude.

Blanche soupira et laissa sa fille faire à sa guise. Angèle s'empressa de rejoindre les Brouillard et le trajet du retour s'effectua lui aussi dans le silence. Une fois arrivée à destination, Agathe se tourna vers son fils.

— Pourquoi ne fais-tu pas quelques pas avec Angèle avant le dîner ?

Gaston haussa les épaules comme si ça lui était indifférent. Il sortit du *buggy*, suivi d'Angèle, et pestant contre ses béquilles, il marcha quand même en direction des champs qui venaient d'être labourés en prévision des semis.

— Mes frères ont donné un coup de main à ton père durant ton absence, lança Angèle pour amorcer la conversation.

Gaston approuva en hochant la tête, mais ne prononça pas un mot. Son silence incita Angèle à se demander s'il lui en voulait de quelque manière que ce soit en raison de sa rupture avec sa sœur. Malgré sa nervosité, elle décida de vider le sujet.

— Gaston, je sais que toi et Jeanne avez rompu et j'en suis désolée. Mais je ne veux pas que tu m'en veuilles... Je ne suis pas ma sœur.

— Je ne t'en veux pas, voyons, finit par dire Gaston.

— Alors pourquoi es-tu muet ? Je sais que ce n'est pas facile pour toi de parler, mais tout de même...

Le soldat démobilisé se tourna alors vers Angèle. Elle était mignonne, tout comme Jeanne, mais elle venait de le dire, elle n'était pas sa sœur. De toute façon, son silence n'avait rien à voir avec elle.

— C'est... c'est difficile de revenir ici, finit-il par avouer.

— Je ne sais pas ce que tu as vécu, et je crois que je ne peux même pas l'imaginer, mais... je peux t'aider à passer au travers de ça.

— Non, tu ne peux pas comprendre.

— Je peux toujours essayer, au moins.

— À quoi bon ? se contenta de dire Gaston.

Angèle n'ajouta rien. C'est vrai qu'il était ardu de se mettre dans la peau de quelqu'un qui avait vécu les horreurs de la guerre, d'autant plus qu'elle constatait sans peine les traces physiques qu'avaient laissées les combats sur Gaston. Il y avait ses blessures, bien sûr, mais par-dessus tout, sa physionomie avait changé : des rides, résultat d'une souffrance prolongée, rayaient son visage, pareilles à celles se dessinant après une vie de labeur, et ses cheveux commençaient à blanchir, malgré son jeune âge. Le plus effrayant, c'était ses yeux, maintenant assombris par une lueur crépusculaire.

— Il s'est passé quelque chose d'horrible là-bas..., murmura Gaston.

Il se tut avant d'en dire trop. Son acte de lâcheté, qui avait causé la mort d'Eugène, lui pesait encore plus depuis qu'il était de retour chez lui. Ses parents lui avaient demandé des précisions sur les derniers moments de leur aîné et il n'avait même pas été capable de répondre. En parlant avec Jeanne, avant de revenir au pays, il avait cru se décharger du poids du remords, mais il ne s'était finalement qu'alourdi. Et voilà

qu'en plus, on le prenait pour un héros parce qu'il avait sauvé Zéphirin. Un acte, aussi héroïque soit-il, ne pouvait racheter sa faute ; rien ne le pourrait.

— Je suis quand même là pour toi, Gaston, dit Angèle, essayant de ranimer la conversation.

— Mais tu n'es pas Jeanne.

Ces mots blessèrent Angèle. C'est comme s'il venait d'avouer qu'il n'avait pas réussi à l'oublier et qu'il espérait toujours. Gaston lut la détresse dans les yeux de la jeune femme, mais se méprit sur sa signification. Gauchement, à cause de ses béquilles, il se rapprocha d'elle et posa ses mains sur ses frêles épaules.

— Je ne voulais pas te faire de peine, en te parlant de Jeanne, tu dois t'ennuyer d'elle.

— Non, ça va, ce n'est pas ça...

N'accordant pas d'importance aux dernières paroles d'Angèle, car il ignorait tout de ce que la jeune femme ressentait pour lui, il l'informa plutôt de sa dernière rencontre avec Éloïse et Jeanne à l'hôpital, en Angleterre.

— Tu as revu Jeanne, même si... ? échappa Angèle.

— Oui, même si nous avons rompu, et même si elle s'est mariée. Elle est venue me voir... par compassion.

— Ça n'a pas dû être facile.

— Au contraire, Jeanne a compris beaucoup de choses, car elle souffrait énormément elle aussi.

— De quoi souffrait-elle ? demanda Angèle, pensant que sa sœur était malade.

— De chagrin, car elle pleurait toujours la mort de son mari.

Angèle reçut la nouvelle comme un coup de poing en plein ventre. Impensable, se dit-elle, Jeanne s'était mariée à peine quelques mois auparavant.

— Tu... tu dois sûrement te tromper, balbutia-t-elle.

— Non, son mari était pilote de bombardier, il est mort dans l'écrasement de son avion.

Ébranlée, Angèle se sentit sur le point d'éclater en sanglots. Sans dire au revoir à Gaston, elle s'enfuit en courant en direction de sa maison.